

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

129

onzième année

septembre 1964

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	45 F	23 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 50 F		
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street. 693. San Francisco. U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 29, rue Jules-Van-Praet, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1964 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1964. N° 389 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

ONZIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1964

LE PLUS GRAVE DANGER

SOMMAIRE

Le plus grave danger	385
Les difficultés d' <i>Arcadie</i> , par ANDRÉ BAUDRY	390
L'Efféminé, étude psycho-sexuelle d'Henri III, par le Dr GILBERT ROBIN	395
La véritable histoire de Fabrizio Lupo, par ANDRÉ CALAS	401
Le combat d' <i>Arcadie</i>	407
De l'ami véritable ou du désir d'être une âme en deux corps, par MAURICE BERCY	411
Naissance d'une revue : <i>Arena Three</i>	415
<i>Arcadie</i> , les préjugés et le baccalauréat	418
« Le marchand de Venise », quatrième centenaire de Shakespeare	420
Célébration, poème	384

CINÉMA :

<i>Beckett</i> , film de Peter GLANVILLE	423
--	-----

LIVRES :

<i>Mandingo</i> , de Kyle ONSTOTT	425
<i>Sucre d'orge</i> , de Tennessee WILLIAMS	427
<i>Portrait d'un jeune homme qui se noie</i> , de Charles PERRY.	428

CÉLÉBRATION

Jean-Pierre,

- Je te savais avant que tu n'existes,
- Ce sont des pas perdus sur le gravier des cours,
- Des fleurs rares immolées sur ton sein,
- Et je rêve ta vie aux limites du jour.

*

**

- Il fallait que ton regard déclenche la féerie,
- Lève les eaux mortes, disperse les aurores,
- Je n'ai plus qu'à laisser divaguer mon esprit
- Sur la rose des vents aux parfums d'Arcadie...

*

**

- Las! Ta silhouette s'estompe sur la grève neigeuse,
- Je sais d'autres étreintes pétrifiées dans la brise,
- Ton souvenir miroite au plus haut de la tour
- Mais que ce rêve est doux au duvet des clairières!

JEAN-PIERRE.

LE PLUS GRAVE DANGER

Etiemble, dans un ouvrage récent qui a fait sensation (1), a attiré l'attention du public français sur un danger dont les manifestations se multiplient depuis la dernière guerre : l'envahissement de l'Europe, et notamment de la France, par la langue, les mœurs, les façons de penser américaines.

Le monde étant ce qu'il est en cette année 1964, tout ce qui vient d'Outre-Atlantique revêt une importance extrême — excessive, si l'on songe que les Etats-Unis, après tout, ne totalisent que 6 % de la population du monde. Les moyens financiers et techniques dont ils disposent, leur puissance militaire et économique, font qu'on a parfois tendance à croire universels des phénomènes purement américains. Or la société américaine est une société malade — les événements récents auraient suffi pour le rappeler à ceux qui l'auraient oublié, pour en persuader ceux qui en auraient douté. Et nous, homosexuels européens, nous risquons d'en subir gravement le contrecoup, dans la mesure où nous n'affirmerons pas hautement, et sans équivoque possible, notre désaccord *total* avec les buts et les méthodes de certains « mouvements homophiles » des Etats-Unis.

La société américaine, par définition, est une société mal intégrée. Elle n'existe pas en tant qu'unité cohérente. Elle se compose d'une multitude de groupes et sous-groupes, dont l'existence paraît si inévitable et si naturelle aux sociologues d'Outre-Atlantique qu'ils ont tendance à penser toute société en termes de « cultures » majoritaires ou minoritaires. Les événements de Harlem et de Rochester montrent où cela aboutit.

L'origine historique de cette situation est claire : elle

(1) Parlez-vous français?

provient de ce que les Etats-Unis ne sont pas « un » peuple, mais une mosaïque de populations de toutes provenances, vivant ensemble depuis une date récente, et qui ont conservé vivace le sentiment de leur individualité. Les Noirs ne sont qu'un exemple, extrême, de ce que sont, à un moindre degré, les Italiens de New-York, les Suédois de Chicago, les Chinois de San-Francisco : des « minoritaires ». Pour eux, la reconnaissance d'un statut des minorités est une condition de leur survivance. Le jour où la société américaine sera pleinement unifiée (comme l'est la société française, où les Bretons, les Provençaux, les Auvergnats et les Picards sont entièrement intégrés dans le corps de la nation), les « groupes minoritaires » américains se résorberont d'eux-mêmes.

En attendant, ils existent, et leur existence conditionne toute la conception sociale des Américains. Et nos frères les homosexuels d'Amérique, dans ce contexte, dirigent leur action vers une reconnaissance en tant que l'un de ces groupes minoritaires. Les études des sociologues des Etats-Unis sur le « group behavior » des homosexuels se multiplient. Les éditoriaux de *One* et de la *Mattachine Review* définissent, en toute occasion, l'homosexualité comme une « sub-culture », c'est-à-dire une culture à part. L'accent est mis, délibérément, sur les différences entre homosexuels et hétérosexuels, tant l'esprit des Américains est conditionné dans le sens de ce cloisonnement de la société en « groupes » distincts.

Les journaux s'emparent de cette notion. Un rapport de l'Académie de Médecine des Etats-Unis reprend l'expression de « sub-culture » homosexuelle. Le *New-York Times*, d'autres quotidiens et hebdomadaires importants, la vulgarisent. Le numéro de *Life* du 27 juillet dernier (comparable, pour le nombre des lecteurs, à notre *Match*, mais avec une diffusion en rapport avec l'universalité de la langue anglaise) tente de remettre les choses au point, sans trop savoir quoi proposer à la place.

Alors la presse européenne se fait l'écho de ces théories venues d'Outre-Atlantique, selon le processus d'envahissement dénoncé par Etienne. *L'Express*, sur la foi de ses confrères d'Amérique, écrit (numéro du 23 juillet 1964) que les homosexuels de là-bas sont en train de se constituer une société à part, un « monde fermé » (c'est le titre de l'article), avec ses bars, ses restaurants, ses magasins, ses

cinémas — en s'étonnant que le puritanisme anglo-saxon ne s'en émeuve pas. Parbleu! c'est qu'il s'agit d'un phénomène typiquement américain : la naissance d'un nouveau groupe minoritaire, rien de plus, rien de moins.

Avez-vous déjà lu *Ebony*? C'est un luxueux magazine américain illustré, genre *Match* ou *Jours de France*, avec de magnifiques photos, des dizaines de pages de publicités diverses, etc..., mais voilà : il est destiné à la minorité noire. Alors tout y est noir, vous comprenez : on n'y voit pas une seule photo d'homme blanc. Depuis la publicité pour la bière X ou la voiture Z jusqu'à l'article de fond sur l'art ou la littérature, il n'y est question que de Noirs. C'est cela, une « sub-culture » à l'américaine. C'est de cela que rêvent certains responsables des mouvements homophiles des Etats-Unis.

Un petit monde artificiel, bien clos, bien étouffant, où tout serait homosexuel : non seulement les bars, les restaurants, les cinémas, mais aussi les maisons, les rues (à New-York, déjà, plusieurs rues sont presque entièrement peuplées d'homosexuels), les quartiers — comme les quartiers noirs de Harlem et de Brooklyn.

Un monde où l'on pourrait vivre une vie entière sans rien voir que des homosexuels, sans rien connaître d'autre que l'homosexualité.

Cela, en Europe, s'appelle des ghettos. Et nous repoussons avec violence cette idée. Nous n'avons rien de commun avec cela. Nous haïssons cette conception fautive, néfaste, grotesque de l'homosexualité. Nous ne voulons pas qu'on s' imagine que nous désirons être considérés comme un « groupe minoritaire », car nous ne le sommes pas. Nous ne sommes même pas un « groupe » du tout. Nous sommes des citoyens qui avons en commun certaines préférences sexuelles (et encore!) et certains problèmes d'ordre affectif et personnel, artificiellement grossis par les préjugés ambiants — un point, c'est tout.

Dans le domaine psychologique, aussi bien que sur les plans intellectuel, social, familial, physiologique, nous défions n'importe qui de trouver un « dénominateur commun » entre les homophiles, autre que leur goût sexuel.

Nous avons, certes, notre revue *Arcadie*, et notre club de la rue Béranger. Les chasseurs, les philatélistes ont aussi leurs revues, leurs locaux de réunions. tout comme les

Auvergnats de Paris et les Berrichons de Marseille. Cela ne fait pas d'eux des « groupes minoritaires » pour autant, ni ne les met à l'écart de la société. *Arcadie* et notre club n'ont pas pour but de nous séparer du reste des hommes, de ceux qui ont d'autres goûts que nous en matière sentimentale et sexuelle. Ils ont été voulus et créés pour informer les homosexuels de ce qui les intéresse en tant que tels, et pour défendre leur droit à être traités, précisément, *comme tout le monde*. C'est exactement l'inverse d'une campagne pour un statut de minorité.

Lorsque nous luttons, lorsque nous élevons la voix, c'est parce que les lois et l'opinion publique ne traitent pas l'amour homosexuel exactement sur le même plan que l'autre amour. Lorsque nous aurons obtenu cette égalité absolue, qui est d'ailleurs dans la ligne du libéralisme traditionnel de nos Codes, nous n'aurons rien d'autre à réclamer — surtout pas la constitution d'une « société homosexuelle » en marge du reste de la nation, dont la seule idée nous fait horreur.

Ce qui se passe Outre-Atlantique nous touche de trop près — qu'il s'agisse de la politique, de l'économie ou du statut de l'homosexualité — pour que nous ne réagissions pas devant le péril qui se dessine là-bas. Quelques articles comme celui de *Life*, et c'en serait assez pour qu'en vertu du principe des vases communicants la presse européenne commence à s'émouvoir à son tour. Et, bien entendu, le phénomène américain serait transposé tel quel dans nos pays, tout comme nous adoptons, depuis une vingtaine d'années, les modes et les « gadgets » des bords de l'Hudson et du Potomac. L'article de *L'Express* du 23 juillet doit retentir à nos oreilles comme une sonnette d'alarme.

Nous savons bien que les dirigeants des mouvements homophiles américains agissent pour le mieux de leur cause, ou pour ce qu'ils estiment être le mieux. Qu'à leurs yeux le statut de minorité constitue un état enviable pour les homosexuels de leur pays, c'est possible — et c'est leur affaire. Mais nous ne voulons pas être entraînés sur cette galère.

Ici, en Europe, notre devoir est de crier : non !

Notre idéal, c'est une parfaite intégration de l'amour homosexuel dans la société, dans tous les domaines. Nous devons mettre l'accent sur tout ce qui rapproche l'homosexuel des non-homosexuels, non sur ce qui le sépare d'eux.

Il serait criminel de notre part de créer artificiellement un sentiment d'isolement chez les homosexuels et de leur donner malgré eux l'impression fautive de constituer un « monde à part ».

Nous souhaitons que les responsables des autres mouvements homophiles d'Europe, *Le Cercle*, *Vennen*, *Vriendschap*, le C.C.L. belge et le C.O.C. d'Amsterdam, s'associent à notre appel et définissent à leur tour leur position face à ce danger naissant : le plus grave, peut-être, pour notre avenir.

ARCADIE.

A l'occasion de la sortie du film

« LES AMITIES PARTICULIERES »

le numéro d'Octobre

d'*Arcadie*

sera consacré à

ROGER PEYREFITTE

LES DIFFICULTÉS D'ARCADIE

par ANDRÉ BAUDRY.

Il y a un an, dans mon éditorial de septembre 1963, j'évoquais ce qu'était « *Notre Revue* ».

Un an a passé, nous avons franchi le cap des dix ans, et plusieurs Arcadiens pourraient vouloir relire cet article et juger si les promesses furent tenues. C'est bien parce que j'ai conscience que nous n'avons pas encore fait tout ce qui était annoncé, projeté, promis, que je veux faire le point et que j'ai intitulé cet éditorial : *Les difficultés d'Arcadie*.

Je ne veux pas revenir sur les aspects financiers, tout ce que j'ai dit, l'an dernier, demeure vrai. Et les événements ont aggravé ces faits, que ce soit l'augmentation massive et inadmissible des tarifs postaux, que ce soit l'élévation des prix des papiers... et puisque c'est le mouvement, demain, peut-être, les tarifs de l'imprimeur?

Mais passons...

J'avais lancé un appel à de nouvelles collaborations pour épauler, soutenir, revivifier l'équipe qui, depuis onze ans, travaille, pense, médite pour nous.

Appel vain. Combien avez-vous lu de nouvelles signatures cette année? Sachez que c'est l'une des difficultés d'*Arcadie*. Une difficulté croissante, pesante... et qui, plus encore demain, risque de nous être fatale.

Déjà notre sujet est limité, peut-être y a-t-il encore des aspects de notre problème qui n'ont pas été évoqués ici, ou certains peuvent être repris sous une autre forme, revus avec d'autres yeux..., il faut donc de nouveaux collaborateurs.

Je connais la profession de la plupart de nos abonnés, et je sais que plusieurs pourraient écrire. Pourquoi n'agissent-ils pas?

Mais, c'est vrai, surgit immédiatement une autre difficulté : nous ne pouvons pas publier n'importe quoi. Et quand j'écris cela je pense moins à des récits trop sentimen-

LES DIFFICULTÉS D'ARCADIE

taux ou à des études peu approfondies, qu'à la réaction de ceux qui nous observent, nous jugent.

Trop de nos lecteurs croient que nous sommes timides, pusillanimes. Et de citer certains textes des revues homophiles étrangères... Et de citer certains textes à tendance homophile édités dans des revues françaises. Ah, si je pouvais tout dire! tout écrire... précisément.

Il n'y a pas de censure en France, c'est vrai. Nous publions ce que nous voulons. Mais il y a une suite possible. N'importe quel parquet de France peut juger tel texte paru dans *Arcadie* comme contraire aux bonnes mœurs, et c'est le procès.

Chaque mois, à chaque composition d'un fascicule, je dois peser le pour et le contre, n'être plus moi-même Arcadien, mais être un fonctionnaire de l'Intérieur ou un procureur de la République et lire avec cet esprit très particulier... et je puis me tromper.

Je vous prie de me croire, chers lecteurs d'*Arcadie*, notre revue est lue en certains endroits, et certains voudraient notre chute.

Dois-je rappeler que les règlements ne sont pas les mêmes selon qu'il s'agit d'un périodique — ce qu'est *Arcadie* — ou d'un livre?

Ce qu'un livre peut se permettre, une revue ne le peut absolument pas. Et chacun peut aussi comprendre que le même texte ne sera pas pourvu s'il paraît dans tel périodique, et le sera s'il paraît dans tel autre. Notre marge de liberté, de fantaisie est extrêmement étroite.

La difficulté d'*Arcadie* est de vous plaire et de ne point choquer nos ennemis, et de ne pas enfreindre certains articles du code pénal.

...Et des Arcadiens ont parfois abandonné simplement parce qu'ils ne trouvaient pas dans nos pages l'aliment utile à leur cœur ou à leur corps...

Il y a toutes les familles spirituelles en *Arcadie* : nouvelle difficulté. Sur le plan politique, *Arcadie* n'a jamais pris position, ne prendra jamais position, ne dira jamais ce qu'elle pense, à moins de catastrophe — et lorsqu'un certain vote du Parlement faillit déclencher le cataclysme, *Arcadie* sut prendre ses responsabilités — nous savons trop bien notre faiblesse, notre manque de cohésion, et prendre position serait notre perte irrémédiable. Mais « il y a celui qui croit au ciel et celui qui n'y croit pas ». Nous fûmes attaqués parce que trop imprégnés d'esprit chrétien, même clérical,

nous le fûmes aussi pour mépriser les valeurs du christianisme.

Arcadie n'est ni pour ni contre, je crois, ni aucun de ses collaborateurs fidèles, car nous sommes respectueux de toutes les formes de pensée et de vie, et nous savons le nombre impressionnant d'homophiles marqués par la foi en Dieu, tourmentés atrocement dans leur espérance future, incapables de vivre en paix sur cette terre avec leur Dieu, leur Eglise et leur homophilie.

Mais, croyez-moi, lecteur Arcadien, c'est là encore pour nous une difficulté. Ne pas heurter le chrétien, ne pas choquer l'athée, jauger toutes les responsabilités, et essayer de voir clair en ce profond maquis où s'entremêlent théologie, exégèse, principes, vie quotidienne, habitudes et instincts, pour ne point écrire nature.

A la lecture de ces cent vingt fascicules, je ne crois pas qu'un esprit honnête puisse dire que nous avons manqué à la charité, à la justice, à la probité intellectuelle.

Je pourrais encore dire que l'une de nos difficultés provient de la diversité de nos lecteurs. Chacun choisit le journal qui lui plaît, qui flatte son esprit, les spectacles ou les livres où il sait qu'il sera un peu de connivence avec l'auteur, ou les interprètes ou les héros... L'homophile qui veut s'intéresser à son problème n'a qu'*Arcadie*, en langue française du moins.

Ah oui, décidément, nous ne sommes pas une revue comme les autres. Aucune, je crois, ne connaît nos difficultés.

Pourquoi faut-il alors que les homophiles, les premiers, parfois, ajoutent encore à ces difficultés?

Si c'était toujours par seul souci de perfection pour ce mensuel!

.....

Mon cher Ami d'*Arcadie*,

Cette revue n'existe pourtant que pour vous. Elle n'a été voulue fin 1953 que pour vous, parce que les premières confidences entendues et recueillies me montraient l'étendue du problème en tous ses domaines. Se cherchant, se renouvelant, s'enlisant, se perfectionnant, plafonnant, *Arcadie*, onze ans durant bientôt, s'est maintenue.

Elle a toujours la même foi, le même enthousiasme. Elle croit encore possible une réconciliation entre vous, homophiles, et le monde.

Et pourtant, oui, je sais, les progrès sont insignifiants. Il y a toujours en ce qui nous touche la même incompréhension, le même dédain, la même méchanceté.

Hommes d'Etat, hommes d'Eglise, responsables du pouvoir judiciaire, médecins, façonneurs de l'esprit des foules, pris ensemble, ils ne veulent pas nous comprendre, ils ne veulent pas nous admettre.

Nous saluons, nous, ici, comme il convient, tout esprit clairvoyant, mais nous savons aussi que c'est une goutte d'eau dans l'océan du monde, de ses milliards d'hommes...

Un théologien, un juriste, un médecin, un écrivain qui évoquent notre problème avec bienveillance, et nous nous sentons mieux, et le goût d'espérer nous ranime...

Et c'est peu! Et c'est rare! et ce n'est rien!

Et *Arcadie* n'est presque rien...

Et nous nous sentons pris de panique, n'est-ce pas, nous ne croyons plus à cette compréhension humaine dont il est pourtant tant question partout..., même lorsqu'il s'agit de bâtir des tarifs douaniers, ou de construire un Marché commun..., nous nous sentons aller à la dérive, seuls avec nos goûts et avec nos préférences, avec notre amour des garçons, avec notre amour des femmes, Arcadiennes, nos amies..., nous savons que toute faiblesse sera sanctionnée, que tout écart sera incompris; nous savons que parents ou employeurs ou relations condamnent ceux qui sont... comme nous... « Et si eux savaient » et un jour ils apprennent tout... Et nous savons que nous sommes voués à la solitude, comme je le disais dans mon éditorial de mai, que notre promenade du berceau au cimetière sera souvent sans un vrai élan d'amour, sans une joie sans mélange, sans une sécurité absolue... et le chrétien, pris de vertige, se demande si même Dieu lui ouvrira les portes de son paradis, au soir de cette longue et épuisante marche terrestre...

O somme de souffrance de nos Arcadiens!

C'est parce que j'en suis le dépositaire depuis des années, que je la présente, maintenant, à nos détracteurs, à nos calomniateurs, à nos juges, à nos princes, à nos savants, à nos prélats, à nos pères et à nos mères, à nos familles selon la chair, à nos familles selon l'esprit...

Ce poids de souffrance serait-il une difficulté pour *Arcadie*? la suprême difficulté?

Ah certes non!

Arcadie est fière de porter la vie des homophiles, même la vie des homophiles qui ne la reconnaissent pas.

C'est ce qui lui donne la force de poursuivre.
C'est ce qui lui donne le vrai sens de l'humain.
C'est ce qui lui permettrait — à Dieu ne plaise — de se défendre farouchement si elle était attaquée et si elle devait en mourir.

C'est bien parce que nous sommes ici convaincus que chaque homophile est un homme, qu'il a droit au même respect que n'importe quel homme, que nous continuerons à nous jouer de toutes espèces de difficultés, extérieures, intérieures.

Et pour cela, n'est-ce pas, Arcadien, vous demeurez à nos côtés!

ANDRÉ BAUDRY.

ROGER PEYREFITTE

LES SECRETS DES CONCLAVES

(tirage limité, édition originale sur Vélin Madagascar)

50 F

COLLECTION J'AI LU :

Les amitiés particulières

(3,40 F — avec le port : 4,10 F)

L'EFFÉMINÉ

ÉTUDE PSYCHO-SEXUELLE D'HENRI III

par le Dr GILBERT ROBIN.

Nous savons qu'il y a des hommes qui ont passé la plus grande partie de leur existence travestis en femme. Tels l'abbé de Choisy, le Chevalier d'Eon. Certes Henri III adorait se déguiser en femme (1).

Mais la plupart du temps — peut-être parce qu'il était roi et sans cesse exposé aux regards de tous — ce fut plutôt la femme qu'il portait en lui qu'il habillait en homme. S'il ne fut pas toujours travesti, il fut toujours efféminé. Certains historiens, pour l'excuser, ont insisté sur le goût de la parure masculine à cette époque et personne n'ignore que les hommes étaient alors plus richement vêtus que les femmes et avec plus de recherches. Il n'empêche que ce goût emportait Henri III jusqu'à vouloir ressembler à une femme. Les boucles d'oreilles, les aigrettes, les parfums, les éventails dépassaient l'excès d'une mode et livraient des goûts nettement féminins.

Dès l'âge de dix-huit ans, Henri se fait déjà remarquer par l'accoutrement qui le rendra tristement célèbre dans l'histoire. Pourpoint de drap d'or. Broderies et perles, toques garnies de pierres précieuses. Il se farde, se couvre de mouches, s'asperge de parfums.

Désespéré du mariage de Marie de Clèves qui semble avoir été son amour le plus pur et le plus spiritualisé, il déchaîne ses secrètes tendances. Il paraît au bal, décolleté, le sein nu, portant trois rangs de perles. Il minaude, joue de l'éventail.

Ainsi, Henri III a toujours été coquet — de cette coquetterie qui n'est qu'un travestissement visant à présenter au partenaire sexuel un aspect flatteur et quelque peu trompeur. Elle met en valeur, non seulement par le maquillage

(1) Cette étude est extraite de l'œuvre à paraître début octobre.

et la parure, mais au besoin par le déshabillage, savamment dosé et limité sous forme de décolletage, des « appâts ».

Certains auteurs (Marron — Flacelière — Pierre Nédra) distinguent :

a) Une homosexualité d'identification inspirée par l'effort vers la perfection, l'émulation fraternelle, l'efficacité, la bonté, la beauté, l'idéalisme intellectuel-type Achille-Patrocle, Thésée-Pirithoüs, Oreste-Pylade.

b) Une homosexualité complémentaire, l'aîné se penchant sur le plus jeune, tendant à l'identification avec l'aîné. On en trouverait des exemples dans la chevalerie du moyen âge.

c) Une homosexualité de subordination répondant à une exigence physiologique, à une soumission aux forces instinctives.

Ainsi, l'ensemble de ces trois homosexualités plus ou moins confondues chez le même individu, selon ses tendances et ses sublimations, s'opposerait à l'aspect « passif » de l'inversion. L'homosexuel du type grec est spécialement viril dans la noble acception du terme, l'inverti est un efféminé avec certains degrés de déchéance, celui qui *sert de femme*, qui a, selon Flaubert, des « complaisances d'épouse ».

C'est celui qui frappe parfois par ses manières féminines excessives, une mimique affectée, des coquetteries et des minauseries. Laissons de côté le désir de séduire et de forcer l'attention chez des hommes prostitués — homosexuels ou non — qui veulent singer la femme et c'est bien de singeries qu'il s'agit. Dans le cas des prostitués, elles sont voulues, étudiées. Chez les invertis qui ne sont pas des homophiles vrais, complets, elles sont plus ou moins naturelles parce qu'il y a de la femme en eux, des portions de femme, de la femme manquée. Ils sont incapables d'assumer complètement la femme qu'ils voudraient être, qu'ils se sentent être.

Ainsi glissons-nous à l'efféminé. L'inversion psychique n'est pas totale. Il y a plus de femme que d'homme dans l'inverti-psychique. Il y a plus d'homme que de femme dans l'efféminé, mais les éléments féminins donnent le ton. L'efféminé a le plus souvent une sexualité normale. Il n'est pas bi-sexuel, il est bi-psychique. L'efféminé est moins un arbre qu'un arbuste et son écorce est de soie, de mousseline.

L'efféminé a l'air tendre, timide, paraît ne pas oser, se

laisse prendre aux suggestions, devenant vite enfant en cas de chagrin, de maladie où il aime à être dorloté, à se blottir, parfois dans une vague incurvation fœtale. Artiste, délicat, heureux de toucher des soieries, des bijoux, de draper des étoffes, de choisir les robes de sa mère ou de ses sœurs. Ayant du goût et du plus fin pour le choix des couleurs, d'une décoration, d'une disposition de meubles. Lecteur, musicien, peu sportif. Il y a de l'esthète en lui. Il a des antipathies et des adorations. On le convainc aisément. Il sait être snob. Il porte des vêtements de coupe étroite, des souliers fins aux semelles légères, se fait les ongles, se poudre volontiers. Il plaisait aux femmes hier plus qu'aujourd'hui, par ses manières délicates. Elles le trouvent encore charmant, mais leur attachement ne va pas plus loin.

Il n'ignore rien des musées, des poètes, des mélodies. Il n'est pas femme, il y a de la femme en lui, éparse, vaporisée, un peu agaçante. Du charme, toujours du charme; mais qui tend à passer de mode.

L'efféminé n'a pas su délibérément choisir, ou plutôt la nature n'a pas choisi nettement pour lui. Tel qu'il est, son ambiguïté est souvent imperceptible et peut passer inaperçue. C'est un homme qui n'a pas de poings mais parfois montre ses griffes. Il est assez chatte. Sa féminité est comme un rêve. Elle le saupoudre mais ne le défigure pas.

Henri III alla beaucoup plus loin et s'il a scandalisé son époque, c'est qu'il a dépassé les bornes par sa mise, ses manières et ses affectations.

S'il était démontré qu'Henri III ait été homosexuel, son *homosexualité* eût été entachée, pervertie d'inversion. S'il est un homme avec une virilité normalement orientée au point de vue sexuel (et sa vie amoureuse vis-à-vis des femmes le prouve) son comportement, sa psychologie si fine, trop fine, insinuante, rusée, potinière, font de lui une femme manquée et qui eût voulu l'être — puisqu'il se déguise, fait le précieux, le gracieux, joue du rond de jambes et de l'oeillade, s'allonge la taille, se cambre, se tortille, il n'est pas homme total, il n'est pas une femme complète. Ne pouvant être total, il ne peut se donner totalement. Le don d'oblativité lui fait défaut. Tout le ramène à cet être double qu'il est. Tout se centre sur lui-même. L'homme en lui admire la femme et la femme admire l'homme. Pour un peu, il se suffirait à lui-même. En outre, il était roi : tout

lui était offert, il n'avait plus qu'à s'en saisir dans un narcissisme total.

Les petits travers de manières et de comportement des invertis qui agacent ceux qui n'ont pas compris et se défendent de vouloir comprendre les mécanismes psychologiques de l'homosexualité, sont des essais de compensation d'un individu qui n'a pas à sa disposition sa personnalité entière, son Moi total. Ces individus manquent d'unité : ils sont morcelés en ce que la nature les a faits et en ce que la société les oblige de devenir : souvent des caricatures. Il faut réfléchir qu'il est très difficile de ne pas verser dans la névrose, le vice, ou tout au moins dans le ridicule quand les instincts organiques ne sont pas déviés dans leur totalité, qu'ils sont, si l'on ose dire, des « ratés », qu'ils sont en mal de réalisation harmonieuse. Déjà l'inadaptation de l'homosexualité tient bien souvent à un échec des sublimations tentées et à la difficulté d'harmoniser à un cercle social dit normal, des élans instinctifs qui ont été biologiquement déroutés de leur trajectoire normale. A plus forte raison, assistons-nous à des faux-pas, des échecs, des comportements équivoques et des caractères caricaturaux quand l'homosexualité est à peine dessinée et n'affleure qu'en tendances inconscientes.

Il importe de bien distinguer entre le travesti et l'efféminé. Nous savons que nombre de travestis habituels, se mourant de se savoir hommes, ont une morphologie masculine complète. L'efféminé a-t-il toujours ces signes mineurs d'intersexualité sur lesquels ont insisté Hirschfeld, Maranon, Weil, Pende? Elargissement du bassin, pilosité faible, finesse de la peau, adiposité mammaire, allant jusqu'à la gynécomastie, ascension du testicule par persistance de la perméabilité du canal inguinal, parfois ectopie testiculaire, phimosis, agénésie du méat? Tous ces signes sont bien inconscients.

L'endocrinologie vient parfois au secours de l'effémination. Elle ne paraît pas en être la clef.

La clef se trouve dans les vicissitudes de l'intersexualité biologique. Comme l'efféminé est très souvent affecté de puérilisme et que le puérilisme lui-même participe de la fixation et de la régression affectives du tout premier âge de l'évolution, il est bien probable que des conditions biologiques préparent, conditionnent ce retard affectif évolutif sur lequel vont jouer les influences éducatives et surtout le tempérament même du père et de la mère, ainsi que leur

comportement. Dans cette hésitation de l'instinct peut apparaître un fond secret ou inconscient d'homosexualité. L'efféminé, souvent, ne sait pas où il va. C'est la solidité du Moi qui décidera de sa conduite et de ses habitudes. Mais on peut être nettement hétérosexuel dans ses appétits, avec des goûts très vifs pour l'effémination. S'il faut de tout pour faire un monde, il faut de tout pour faire un être incomplet avec, profondément, un sentiment d'incomplétude et d'insécurité. Il arrive que l'efféminé sublime un fort appétit érotique vers un idéal de raffinement esthétique. Quand la curiosité ou le vice s'en mêlent, ces particularités posent peut-être un problème moral et social mais n'entament pas le processus bio-physiologique et bio-psychologique d'intersexualité.

Le travesti habituel renie son sexe, jusqu'à parfois refuser toute sexualité. L'efféminé qui n'est pas homosexuel choisit la femme pour partenaire sexuel, mais en dehors de l'acte sexuel a une préférence amoureuse pour la femme qu'il sent en lui. Narcisse, dans un double plaisir, admire dans le miroir de l'onde la virilité de son sexe et les formes de l'autre, ajustées dans un busc.

Il est bien évident que lorsque la libido masculine n'est pas assez marquée pour entraîner dans son sillage non seulement la sexualité mais l'affectivité et le caractère dans ce qu'ils ont de spécifiquement viril, le Moi n'aura pas beaucoup de résistance à opposer aux influences éducatives. Prédisposé par la nature à n'être pas viril dans le sens héroïque du mot, Henri III, sous l'influence de Catherine, n'a pas franchi les étapes affectives qui mènent du garçon à l'homme. Il est demeuré un arriéré affectif arrêté, dès le stade oral, par une éducation dévirilisante. Sans doute, Catherine de Médicis exaltait le héros, le futur vainqueur de Moncontour, mais dans le même temps elle l'emprisonnait avec ses femmes dans les rêts de l'enfantillage, de la mollesse, des plaisirs, de l'adulation. Ce qu'il y avait de naturellement fin en lui s'affina, ce qu'il y avait de tendre fondit. Cet inverti psychique n'avait que trop tendance à se fixer dans un stade affectif primaire qui lui garantissait l'épanouissement de ses tendances intimes. Il s'identifiait aux jolies filles qui entouraient la Reine-Mère au point que tel ambassadeur le trouvait « très jeune fille », nous nous en souvenons.

Il était Valois. Ce fut une plante de serre. Une éducation

du type spartiate aurait-elle mûri cette frêle nature? Elle n'en aurait sans doute pas modifié l'intime structure, mais elle aurait certainement limité les désastreux effets de l'effémination.

Aussi, les contemporains ont-ils assisté à l'étrange spectacle d'un Roi qui était la fille de sa mère et d'une puissante Catherine qui, à ses côtés, pouvait faire penser au père de cette fille. Etranges Valois!

Dr GILBERT ROBIN.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 35 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

UNE NOUVELLE REVUE AUX U.S.A.

JANUS SOCIETY

— 18 F l'abonnement —

34 South. 17 th Street. Philadelphia

LA VÉRITABLE HISTOIRE DE FABRIZIO LUPO

par ANDRÉ CALAS.

Dans la prison de Bologne en Italie, un maquisard condamné à mort par les Nazis s'attend à être fusillé. Nous sommes en 1944. La guerre touche à sa fin. Pour essayer d'oublier, il écrit sur des lambeaux de pages arrachées aux livres de la bibliothèque le roman qu'il aurait écrit — se dit-il — s'il avait vécu.

Dans la nuit un commando de partisans italiens, déguisés en feldgrau, attaque par surprise la prison San Giovanni in Monte et délivre les prisonniers politiques. Sans ce coup de force, les lettres européennes compteraient sans doute un écrivain de moins : Carlo Coccioli.

Le livre qu'il avait commencé dans ces conditions et qu'il écrivait avec un bout de crayon qu'il économisait parcimonieusement devait paraître pourtant, mais il dut le récrire en entier car ses papiers restèrent dans sa cellule et furent perdus la nuit de l'évasion. Coccioli reprit le maquis, se mit à la tête d'un petit groupe de jeunes gens et franchit avec eux la ligne Gothique à la poursuite des armées battues. Il devait recevoir la plus haute récompense de la résistance italienne, la médaille d'argent.

Ce petit livre s'intitule *Il migliore e l'ultimo*. Il est (ou il fut pendant longtemps) le seul dans l'œuvre de Coccioli à ne pas être traduit en français. Car tous les autres romans ont paru dans tous les coins du monde, traduits en plus de douze langues. Carlo Coccioli a d'ailleurs une connaissance si parfaite de notre langue que plusieurs de ses livres ont été directement écrits en français.

Lorsque j'ai connu Carlo, il y a maintenant plus de dix ans, c'était un homme jeune, plein d'enthousiasme, de fougue, de fébrilité. Il adorait alors Paris et habitait, rue Chappe, un petit appartement qu'il partageait avec un garçon plus jeune que lui, beau, d'une intelligence froide, Michel B...

Michel a inspiré *Fabrizio Lupo* qui lui est discrètement dédié.

Carlo lui a porté un des plus émouvants, des plus profonds attachements qu'il m'ait été donné de voir, dans un milieu où les passions durables ne sont pas fréquentes. Un amour passionné, de chaque instant, obsédant, et finalement très douloureux. A travers lui, Coccioli a aimé la France charnellement et quand leur amitié fut morte, cet attachement pour notre pays tourna au dépit. Cela était vrai du moins il y a quelques années.

On ne peut imaginer deux êtres plus différents que Carlo et Michel. L'un n'était que ferveur. L'autre, intelligence froide et cérébrale. C'est peut-être cette différence profonde qui fit la force de leur attachement : « Nous nous sommes aimés par nos différences », disait Alain Fournier à Jacques Rivière. Comment comprendre sinon un si durable sentiment !

Lorsque Michel B... connut Coccioli, il était fort jeune. Il n'avait pas fait son service militaire. Je me souviens, l'ayant rencontré avant Carlo (nous travaillions alors dans le même journal), qu'il avait l'âme curieuse et pure d'un jeune scout ; il quittait à peine cet âge des escapades en forêt où la camaraderie ressuscite le « vert paradis des amours enfantines ». Si jeune, si épris de littérature et de célébrité, il fut ébloui par Coccioli.

Celui-ci parlait de tout avec chaleur, s'intéressait à tous les problèmes, psychologiques et moraux, autant que sociaux et politiques. A côté de lui, on oubliait les heures.

La première fois que je le vis, chez l'éditeur Plon, il me raconta sa vie. J'ai tendance à croire aujourd'hui qu'il ne fut jamais si cordial, si amical que lorsque j'eus projeté d'écrire sur lui, dans le journal à grand tirage où je travaillais, un long article. En France, il n'avait pas encore la renommée que ses livres suivants, écrits en français, lui valurent ensuite.

Je le vis souvent. J'allai chez lui. Je connus assez vite tout son passé.

Il est né à Livourne en 1920. Tout en lui est d'un Latin, d'un Méditerranéen : le teint basané, la peau huileuse, le cheveu noir (qu'il avait alors abondant), l'œil vif. Quand il parle, on croirait qu'il crache ses mots dans de grands mouvements de mains. Sa vocation est née très tôt. Alors qu'il était encore adolescent à Tripoli où son père était

officier, il grava sur une pierre du môle ces mots : « Je serai écrivain ». Son enthousiasme, il l'explique par ses origines :

— Mon père était très méridional, de Tarente, dans le Sud de l'Italie. Ma mère était de Livourne, qu'on appelle dans la Péninsule « la ville de la passion et de l'anarchie ». A cela s'ajoute une grand-mère juive. J'aime la littérature qui vit et non celle qui se paye de mots. J'aime la vie et je crois à la vie. Mes romans sont des messages qui vont à des êtres de chair capables d'être touchés et de m'écrire, de pleurer ou de m'injurier. Je n'ai pas peur qu'on m'accuse d'être mélodramatique. Il n'y a pas de grandes œuvres qui ne le soient un peu.

Ce côté exalté qu'on trouve dans ses livres, il l'a montré toute sa vie. Le jour où Mussolini déclara la guerre à la France, il se trouvait à Naples où il était étudiant. Dans les rues, des haut-parleurs annoncèrent la nouvelle. Il avait été de tout temps attaché à la France, il éclata en sanglots et les passants étonnés regardaient ce grand garçon qui ne savait pas retenir ses larmes.

Avant d'être romancier, il fut assistant d'Université. Il a le titre de docteur et est spécialiste des langues herbères. Il abandonna l'enseignement pour le journalisme, ou du moins pour une certaine forme de journalisme : il écrivait sur commande des nouvelles et des récits pour les hebdomadaires italiens.

C'est assez paradoxal, mais il n'aime guère la littérature française. Elle l'a peu influencé :

— La France aurait dû m'apprendre la mesure, aime-t-il dire, et le contrôle de moi-même. Mais pour moi c'était impossible. J'ai essayé de changer ma nature. Peine perdue. C'est en restant fidèle à soi-même qu'on peut produire quelque chose de valable. C'est pourquoi la littérature française a peu influé sur moi. Je connaissais à peine Bernanos dont on a tant parlé à mon sujet. Le seul roman français qui m'ait appris quelque chose, c'est *Jean Barois*, de Roger Martin du Gard. Pour le reste je dois tout à des romanciers étrangers, Chesterton, Dostoïewski et Thomas Mann. Ah... : mais il y a Gide. J'aime en Gide surtout son effort vers la sincérité.

Il partit de France brusquement. La grande passion dont il brûlait pour Michel B... avait tourné au drame. Ils s'étaient séparés, sans qu'il cessât de l'aimer. Lorsque Michel

l'eut quitté, Carlo me donna l'impression qu'on avait retiré de son être tout ce qui lui donnait sa chaleur, sa raison de vivre. Je le trouvai désormais aigri, déçu, injuste même pour tout ce qui concernait Paris et la France qu'il avait tant aimés parce qu'il les assimilait à l'être cher et parce qu'il en faisait le décor inséparable de sa passion heureuse.

Un geste presque fou donnera une idée de cette liaison. Un jour, ayant découvert que son ami s'était réfugié au Canada où il enseignait, il prit l'avion pour Montréal, le retrouva et l'emmena au Mexique, toujours en avion. Il croyait avoir ressaisi le bonheur, ressuscité un amour mort. Ce fut un échec. Chacun revint là d'où il était parti. Je trouve cette folie belle. Il s'en commet si peu dans notre monde blasé et sans cœur.

Je reçus de Carlo Coccioli de longues lettres dans lesquelles il évoquait cette souffrance dont je viens de parler : « Mexico, le 3 octobre 1953. Mon cher Ami, votre lettre m'a fait du bien. Vous savez, je n'ai pas la nostalgie de l'Italie. J'ai la nostalgie de Paris. Mes lecteurs, ceux de Fabrizio Lupo, continuent de m'écrire. Ils sont presque une armée. Je vis ici une vie compliquée et sauvage. Je vous assure que vous pourriez écrire, avec tout ce qui s'est passé dans ma vie, un article bien extraordinaire, bien fou, bien douloureux... Vous ne savez pas que je suis sorti de chez moi, à Paris, un matin à dix heures. A 16 heures, j'ai pris l'avion pour Montréal. Rien n'était prévu. A Montréal, je suis resté deux jours. Je suis maintenant ici. Je vis ici une vie insensée... »

Ensuite, ayant choisi de vivre définitivement au Mexique, il cherche à oublier sa peine dans le plaisir : « J'ai passé des nuits entières dans les bordels de Vera Cruz, saoulé de rhum dans une atmosphère extraordinaire. Je suis allé en pèlerin au Christ Jeune de Chalma, un voyage à cheval à travers un Mexique de légende. Je connais tous les hauts et bas quartiers de la capitale. Un personnage de mon futur roman est entré chez moi et m'a laissé sans un sou, mais je l'ai poursuivi dans toute la ville et je l'ai amené personnellement à la police. Il est sorti un mois après (qui sait comment!) et m'a écrit une lettre insensée. Je vous dis cela pour vous donner une idée de ce que pourrait être la trame de votre article. Il pourrait être presque sensationnel. ... Je vous parlerai de ma vie, de ma voiture, de mon chauffeur de Vera-Cruz qui a dix-sept ans et qui joue toute la

journée au bilboquet... de mes amis novilleros, de mes amis boleros (sciussia). »

Enfin, Carlo Coccioli retrouve l'équilibre dans l'amitié d'un jeune Mexicain, J... Dès lors ses lettres se font plus sereines : « Je reviens du Guatemala où je suis allé en voiture. Figurez-vous quel voyage j'ai eu la chance et le courage de faire. J'ai vécu dans un cafétal, une plantation de café, dans une finca de Tapachula. J'ai passé la frontière mexico-guatémaltèque sur le fleuve Suchate, en pleine brousse tropicale. Je rentre fatigué et ravi de ce voyage incroyable... Mes nuits de Vera-Cruz ne sont que la conséquence d'un très horrible moment que j'ai vécu et dont je sors à peine... Je vous parlerai de cela, car pour moi vous êtes un ami avant d'être un chroniqueur littéraire, de vive voix, quand j'aurai le grand plaisir de vous voir. Vous vous étonnerez de l'intensité de la crise que j'ai vécue..., etc... »

L'année suivante, une de ses lettres m'annonce la naissance de ce roman qui s'appellera plus tard *Manuel le mexicain* : « J'ai passé la nuit du 31 décembre à Tepozlan, un village indien à cent kilomètres d'ici, dans une immense église, sans lumière électrique. Des centaines de femmes tristes, dramatiques, se tenaient immobiles avec un cierge à la main, couvertes de leur rebozo. Les hommes étaient vêtus de blanc avec leur sarape de laine et le grand sombrero par terre. Quelque chose de puissant et d'effroyablement triste. Tiens, je vous dis le titre et vous êtes le premier auquel je le confie : *Histoire d'un garçon mexicain*. J'y travaille depuis des mois et les difficultés me paraissent presque insurmontables. Ici, dans quelques jours, la poétesse Pita Amor offre un grand cocktail pour la publication en espagnol de *Fabrizio Lupo*. Il y aura des gens comme Diégo Rivera, Ruffino Tamayo, Dolorès del Rio, Alfonso Reyes, Jean Sirol et l'ex-Président de la République Portes Gil, en un mot toute l'intelligenza mexicaine... Il est tard et je suis fatigué; mais je suis content de vous avoir écrit : Bonne année, je vous serre la main affectueusement, votre Carlo. »

Dans une autre lettre, toujours écrite au Mexique, il s'étonne et se fâche de ce que le livre de Papini *Le Diable* reprenne une de ses idées : « ... Eh bien, la grande nouveauté de Papini (Il faut aimer Satan) n'est que la servile répétition de ma thèse du *Ciel et de la Terre*. Lisez mon chapitre XI dans la deuxième partie, qui avait tant suscité d'émoi chez les catholiques orthodoxes. Je vous avoue que

je me sens plagié et blessé. Papini connaissait très bien mon livre. Je n'arrive pas cependant à le croire coupable d'un plagiat. Mais le fait me paraît troublant. Et la chose la plus insensée, celle qui me fait mal, c'est que le thème de *l'Image et les saisons* dont je corrige maintenant la traduction française et qui est publié en Italie chez le même éditeur que Papini, n'est que le développement romanesque de la thèse du *Ciel et la Terre*. Ce n'est qu'un cas de satanisme... Ici le succès de *Fabrizio Lupo* (et vous comprenez que je ne fais pas allusion à un vulgaire succès de librairie qui d'ailleurs ne manque pas) est très satisfaisant. On a publié sur ce livre des articles extrêmement sérieux et cordiaux... Hélas mes lettres ne sont pas belles mais elles sont, vous le savez, toujours sincères. Avec l'amitié de Carlo.»

Je feuillette encore quelques lettres. Le voici de retour en France : « Tu trouveras dans ces notes désordonnées mais claires tous les éléments qui pourront te servir. Tu pourras dire ce que tu voudras sur mes questions personnelles. J'ai confiance dans le sens de ton choix. » Mon article ayant paru, il en est satisfait : « Je veux te dire merci pour ton bel article... Notre voyage en Italie a été splendide et Florence nous a accueillis avec un très grand soleil. Une fête. Nous venons d'Assise, il n'y a rien de plus beau au monde. » Je retrouve ensuite un court billet : « Nous sommes là et nous avons grande envie de vous voir tous deux. Dis-moi quand nous pourrons le faire (la semaine prochaine serait le mieux, je pense) et où : ici ou chez toi? A bientôt, je te serre affectueusement la main. »

Il y a dix ans de cela. *Fabrizio Lupo* est entré dans l'histoire littéraire et je pense qu'il n'y a plus d'indiscrétion à révéler le drame véritable qui l'entoura, pas davantage à publier des passages de ces lettres qui étaient expressément destinées à éclairer les lecteurs sur la vie d'un auteur dont l'œuvre fut souvent faite « de larmes et de sang ».

ANDRÉ CALAS.

LE COMBAT D'ARCADIE

ON DÉRAILLE...

Une vague feuille médicale (à quoi bon nommer cette misère?) écrit :

« La *Standard-Nomenclature* des maladies classe l'alcoolisme à côté de l'énurésie et des déviations sexuelles, comme un trouble de la personnalité d'origine psychique sans cause tangible bien définie et sans lésions organiques ».

Voilà qui est bien agréable à savoir! Quelle explication lumineuse de nos préférences! Quels parallélismes hallucinants!

Et qui donc, je vous prie, pourrait se rebeller contre la *Standard Nomenclature*, l'un des mille et un bréviaires du conformisme, magistralement établi par les « savants » d'Outre-Atlantique?

« L'étiologie (*de l'alcoolisme*), ajoute gravement l'article, semble donc, par définition, inconnue. »

Bien jolie façon, cette fois-ci, de dire à la fois en grec et en latin qu'on ne sait rien...

Comme toujours, on tourne en rond dans les pléonasmes, on se gargarise de formules creuses, on bavasse, on noircit du papier... et l'on se donne à bon marché l'air savant.

Pléonasmes? Plutôt anacoluthes et catachrèses!...

Mais, connaissance des faits : Zéro.

Voilà à quoi l'on s'amuse dans ces publications à prétentions scientifiques... diverses..., voire utilitaires...

*

**

Mais attention! « Tout doux », vont nous dire les psychanalystes.. ou du moins certains psychiatres... :

« Ignorez-vous donc cette évidente et indiscutable vérité que les alcooliques sont des *réceptifs oraux*? Alors ne

croyez-vous pas que... — citons toujours la feuille en question — l'érotisme oral est en quelque sorte l'équivalent de l'homosexualité. »

« L'alcoolisme est souvent la manifestation d'une homosexualité latente », poursuit-elle. Mais elle précise :

« L'alcoolique typique est hétérosexuel par préférence et en pratique... Et nous connaissons bien ces buveurs habituellement solitaires qui manifestent leur tendance homosexuelle en se réunissant dans une taverne et en se glorifiant les uns après les autres de leurs prouesses au lit et au bar. Les résultats des tests psychologiques classent la plupart des alcooliques entre l'individu normal et l'homosexuel. »

Et voilà! Par le truchement de cette « équivalence » — que nous, ici, ne condamnons pas en principe, disons le bien, au moins pour certaines formes de la sensualité homosexuelle — on donne à croire aux innocents qui lisent ces « savants », qu'il y aurait un lien de fait entre alcoolisme et homosexualité!

Vue tellement stupide et contraire à la réalité qu'il ne convient même pas d'en discuter...

Combien d'homosexuels abstèmes et buveurs d'eau!...

*
**

« Justement! C'est la preuve *a contrario!*... », diront aussitôt certains forcenés de la psychanalyse, car cette science acharnée veut toujours avoir le dernier mot : « Transfert, névrose de remplacement ou de compensation, nous y voilà toujours!... Vos homosexuels sont des alcooliques manqués. » Il fallait qu'ils fussent l'un ou l'autre! Ils devaient appartenir à l'une ou à l'autre de ces minorités de « malades »!

« Alcoolique qui s'ignore », dit-on aux uns!

« Homosexuel qui s'ignore », dit-on aux autres!

*
**

Haute plaisanterie! Voilà à quoi l'on s'amuse... On ose vaticiner sur ces « équivalences » et l'on y déraisonne à plaisir...

Etes-vous alcoolique, parce que vous alliez être homosexuel?

Etes-vous homosexuel, parce que vous alliez être alcoolique?

Et si, par surcroît (cela se voit!) des homosexuels sont aussi alcooliques, ne faudrait-il pas alors expliquer ce renforcement, cette exaltation, sur tous les plans, et dans tout l'organisme..., de la « névrose »? Mais en contrepartie, nous expliquer également pourquoi il arrive, à pas mal d'hétérosexuels! d'être aussi alcooliques... (cela se voit), et à quelques-uns... d'être abstèmes!

La « névrose » a de ses caprices! à décourager le plus habile psychanalyste...

Mais de ces fantaisies-là, pas un mot... Passez muscade!...

*
**

En fait, l'explication profonde de tous ces phantasmes psychanalytiques (non de la nature, mais des psychanalystes...) et de toutes ces « chinoïseries » pseudo-scientifiques, c'est toujours cette pétition de principe, cette position de principe qui fait, *a priori*, de l'homosexualité une espèce d'activité extra-naturelle, supra-naturelle, distincte de la « normale » — c'est-à-dire de la « procréatrice ». Distincte par l'objet, c'est pourtant la même pulsion, chez le sujet.

C'est là, où tant de gens se cassent la tête à « trouver une explication », alors qu'ils ne se la cassent pas du tout, pour expliquer, en d'autres domaines..., « les goûts et les couleurs »! — les attraites, les attirances, les passions, même les plus baroques.

Cependant, pour savoir si l'enfant de douze ans, qui n'a jamais bu une goutte d'alcool ni jamais fait l'amour, sera alcoolique ou homosexuel (alternative de remplacement, selon vous!) — ou peut-être même, s'il cumulera les deux qualités — n'y aurait-il pas une expérience très simple à pratiquer, qui serait de lui proposer, sans réclame aucune, un verre d'alcool... et, pour deviner la direction de sa sexualité — mais sans rien lui proposer — d'observer discrètement qui le trouble et l'attire le plus : les êtres de son sexe ou ceux du sexe adverse? Ce serait une enquête de base bien intéressante.

Un peu simple, direz-vous!

Trop simple, bien sûr..., bien sûr!... surtout pour vous, Messieurs! pour vos jeux, Messieurs!

*
**

Aussi bien, puisque vous êtes si dévoués au service de la société, pour la protéger des maux qui l'accablent, ne croyez-vous donc pas qu'il serait plus urgent et plus sage de vous attaquer à *Ce monde interdit* et déshumanisé, que Fabrizio Gabella dénonce aux foules en leur expliquant les ravages de la publicité, de l'argent, de la machine et du conformisme? Vous pourriez rechercher pourquoi et comment il y a tant de crimes chaque jour, perpétrés autour de vous, par des hétérosexuels (et aussi par des homosexuels, « qui s'ignorent », ou qui ne s'ignorent pas) — contre tant d'innocents, et surtout contre des enfants...

Alors qu'à pleines pages, dans nos journaux, ce ne sont que tortures, enlèvements, viols, assassinats..., tous plus révoltants les uns que les autres, accusez donc, en fait de prévention sociale et criminelle, d'autres « équivalences »...

Le revolver brandi tous les quinze mètres sur les affiches de nos boulevards...

Travaillez à « l'étiologie », à l'étiologie sociale — du comportement de ces monstres... dont la direction sexuelle ne peut vous apporter aucune clarté, chacun, naturellement, descendant sa propre pente *naturelle*, vers un sadisme identique et commun, que nos lois et nos mœurs devraient désamorcer, au lieu de l'exaspérer.

Ne craignons point ici la redondance, pour être plus explicite!

Il y aurait là du pain sur la planche! et plus de chances de trouver des « causes » réelles, communes à tous!... causes et influences qui, elles, crèvent les yeux... plutôt que d'imaginer et de calculer des « équivalences » érotiques « orales » ou « fondamentales », entre alcoolisme et homosexualité!

JULIEN GREEN

MILLE CHEMINS OUVERTS

« la grande adolescence de l'auteur »

Ed. Grasset — 15 F

DE L'AMI VÉRITABLE OU DU DÉSIR D'ÊTRE UNE ÂME EN DEUX CORPS

par MAURICE BERCY.

Parmi tous les désirs que nous avons de choses impossibles, celui d'abdiquer notre volonté pour nous fondre et nous dissoudre tout entier dans une volonté étrangère me paraît un des plus tenaces. Je laisse à d'autres le soin de chanter les louanges de ce défaut qui empêche chacun de nous de se suffire à lui-même et en fait un être incomplet, éternellement à la recherche de ce qui pourra combler en lui ce vide qu'il ne peut se résoudre à croire définitif. Étrange espoir d'être à la fois plus et moins que soi-même, de se perdre et de se retrouver dans un autre esprit, de n'être qu'une âme en deux corps... autant désirer d'avoir deux ailes et quatre pieds.

Cette rage d'unir ma volonté à celle d'un autre au point qu'on ne puisse retrouver la « couture qui les a jointes », je la connus si violente quand elle s'empara de moi pour la première fois, elle abusa tant de ma fragilité d'adolescent, fit courir en moi tant de frissons, que je dois peut-être à son trop facile triomphe de n'en avoir connu depuis que des échos affaiblis, à la façon de ces maladies dont seule est dangereuse la première attaque, et qui ne reparassent ensuite que sous des formes de plus en plus bénignes. A dix-sept ans je ne pouvais comprendre que B... ait d'autres parents, un autre passé, d'autres paysages dans les yeux et sous le front d'autres pensées que moi; mais il fallait chaque jour constater mon impuissance à effacer ces différences, dont la moindre faisait pourtant de lui un étranger.

J'essayai un jour de lui commenter le passage de l'essai

sur l'amitié, qui m'avait tant ému à la lecture de Montaigne; mais quelqu'un survint, et cette interruption n'eut pas l'air de le contrarier. Ma santé me donnait à cette époque de graves inquiétudes; il convint que s'il en éprouvait un peu d'ennui, il était cependant bien incapable de se mettre vraiment dans ma situation. Cette incapacité me paraissait d'autant plus naturelle que je sentais bien en moi la même impossibilité de m'intéresser à des faits qui le passionnaient; mais la reconnaissance d'une nécessité désagréable n'est, sur le chemin de la vérité, qu'une première étape qui se prolonge longtemps avant qu'on sache en tirer les conclusions les plus simples et les plus évidentes; je continuais donc d'espérer l'impossible.

Cet ardent désir d'une communion totale, avec d'insuffisance d'une créature incomplète, ce don de soi, aussi parfait qu'on l'imagine, aussi total soit-il, exige âprement un don semblable de la part du partenaire; il n'est désintéressé qu'en apparence; il n'a même de sens que par l'espoir d'être payé de retour : toute union se fonde sur un *échange*, et sinon n'existe pas. L'amour généreux, qui donnerait tout sans rien espérer, et à propos duquel j'entends si souvent divaguer, existe-t-il? Je n'en sais rien, mais je vois en lui un désir de mort et de néant bien plus que la volonté de vivre.

Je n'en étais pas là; en croyant vouloir renoncer à moi-même j'y restais fortement attaché; en croyant sacrifier ce *moi* si cher j'attendais qu'il sorte enrichi de l'aventure. Nos plus vifs espoirs se fondent ainsi sur de fragiles et curieux calculs, qui s'ils n'étaient inconscients seraient le comble de la mauvaise foi. En croyant n'aimer que l'autre nous nous aimons encore beaucoup nous-même, et je crois qu'il faut qu'il en aille ainsi. Mon désir d'abdiquer ma volonté entre les mains de mon ami n'avait d'égal que celui de le voir en faire autant. L'amour porte en lui-même son insoluble contradiction parce que le désir de parfaite union qu'il nous inspire ne peut jamais détruire le goût tout aussi fort que nous avons de nous-même. Je ne donnais qu'en apparence, et peut-être était-ce la condition pour que mon amoureuse passion ne mourût pas, s'il est vrai qu'il faut être deux pour s'aimer, et que la réalisation de cette union idéale eût en somme rendu cette amitié sans objet et sans raison. Mon erreur ne fut pas d'espérer des compensations à ce que j'offrais, mais bien de croire que l'on pouvait faire un seul être de ce garçon blond que j'aimais et de ce tout autre

garçon que j'étais, comme si le sucre pouvait garder sa forme en se dissolvant dans l'eau.

Je ruminais indéfiniment le moyen de supprimer entre nous toute différence, l'expérience ne m'ayant pas encore appris à m'en accommoder; tous mes anciens camarades furent oubliés, reniés; pour aucun d'eux je n'aurais, ne fût-ce qu'une seconde, levé le siège que je faisais de B... au cours des longues récréations que nous laissait l'organisation des études. Une séparation de deux jours prenait les proportions d'une catastrophe; à son retour, qui me décevait toujours en ne me causant pas l'immense joie que j'en attendais, je cherchais à savoir, heure par heure, à quoi il avait occupé le temps passé loin de moi. Je souhaitais des effusions qui me fissent mourir de bonheur; jamais la faculté de désirer ne fut chez moi aussi mal contrôlée par la raison prudente, aussi débridée, aussi folle que cette année là. L'adolescence, qui doute de tout, ne sait pas douter de l'impossible. J'avais perdu la foi, la « candide et gothique espérance » dont parle Renan, mais au milieu du désert de mon scepticisme j'élevais jusqu'au ciel, comme une tour vertigineuse, avec tous les matériaux des édifices détruits, avec des idoles immolées et mes croyances reniées, cette construction cérébrale d'autant plus orgueilleuse que j'avais fait table rase de tous les autres espoirs métaphysiques; celui-là me restait seul, mais grossi de leur substance, intrinsèque, arrogant et despotique.

Accommodant pourtant..., ils se nourrissait du moindre détail insignifiant, auquel il donnait aussitôt valeur de preuve. B... m'ayant un jour fait part d'un petit succès scolaire qui venait de lui valoir quelques félicitations, je vis dans cette confiance une extraordinaire marque de confiance; la façon un peu gauche et détournée dont il y était venu au cours de la conversation semblait prouver que le récit de son succès lui brûlait la langue, mais qu'une sorte de pudeur ou de respect humain l'aurait empêché de le faire à tout autre qu'à moi : tout autre, me disais-je, aurait mal supporté sa vantardise; il osait m'adresser ces paroles qu'en général on ne prononce pas parce qu'elles ne peuvent provoquer chez autrui qu'ennui ou irritation; ainsi l'insignifiance même des propos de B... me paraissait une preuve d'amour, puisqu'il semblait renoncer au contrôle que nous avons l'habitude d'exercer sur nos conversations courantes, ayant cessé tout à fait de craindre un réveil de mon esprit critique. J'étais décidé à accepter les confidences les plus

dépourvues d'intérêt; moins elles en avaient, plus elles me semblaient prouver que notre amitié avait su triompher de tout, de la crainte du ridicule ou de la banalité par exemple, qui compliquent tellement les rapports des amis ordinaires.

J'estimais nécessaire qu'il fût aussi triste que moi quand je croyais avoir des raisons de l'être; accorder et harmoniser nos humeurs ne suffisait pas: je voulais qu'il n'eût plus aucun sentiment propre; la veille de son départ en vacances sa joie me parut sacrilège; j'exprimai l'opinion que son attitude était presque toujours contraire à celle qu'exigeaient les circonstances, mais il me répondit qu'il trouvait très conforme à la situation d'être heureux ce jour-là et que les pleurs lui auraient en tous cas paru très déplacés. Sa docilité ne le rendit jamais servile, mais j'admettais mal cette indépendance. Mon exigence d'impossible et totale union ne réussissait finalement à faire de moi que ce qu'il appelait gentiment, quand il osait me faire des reproches, un « vieux grincheux ».

Je pense qu'elle me conduisait peu à peu et fatalement à l'échec, quand je la croyais le meilleur de mon amitié; car vouloir l'impossible, c'est presque toujours gâcher les chances du possible. Se contenter de celui-ci, quelle merveilleuse sagesse!

MAURICE BERCY.

MATTACHINE REVUE

Articles en langue anglaise - Publication bi-trimestrielle

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel

35 F par an

693 Mission Street, San Francisco

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

NAISSANCE D'UNE REVUE:

« ARENA THREE »

Une nouvelle revue mensuelle, sœur jumelle d'*Arcadie* et spécialement consacrée au saphisme, vient de voir le jour sur le sol de la pudique Albion. C'est un événement d'autant plus important que l'Angleterre puritaine, qui poursuit légalement l'homosexualité masculine, a toujours feint d'ignorer l'équivalent féminin. Comme l'explique avec assez d'humour Miss Langley, fondatrice de la revue, dans un article récemment publié par *Arcadie*, cette attitude date de la reine Victoria qui avait déclaré fermement que l'homosexualité féminine n'existait pas!

Cette revue au titre bizarre (*Arena Three* désigne la troisième arène, le combat du troisième sexe pour la défense de ses droits) se présente, jusqu'à nouvel ordre, sous l'aspect d'un cahier ronéotypé, de six à sept grandes pages. En effet, Miss Langley a eu des difficultés avec ses imprimeurs et a dû adopter cette méthode pour que la revue puisse sortir à temps: le premier numéro est de janvier 1964.

Devant la presse anglaise et devant la B.B.C., muettes jusqu'ici, le problème est enfin posé, et il semble que la parution de la revue a déjà provoqué quelques réactions, plutôt favorables dans l'ensemble. Courageusement, Miss Langley veut s'attacher à prouver que les lesbiennes sont des femmes comme les autres, et qui ont le droit de vivre et d'avoir leur place dans la société, sans être traitées comme des malades ou des criminelles. A cet égard il semble bien que la société anglaise soit régie, beaucoup plus que la nôtre, par des tabous d'un autre âge.

Les articles publiés jusqu'ici envisagent les différents aspects de la question avec une objectivité médicale ou une ardeur polémique bien sympathique. Doit-on soumettre les lesbiennes à une « cure » ou considérer leur penchant comme inné? Les lectrices réagissent, donnent leur opinion dans le « mailbag » (courrier de la revue).

Un collaborateur va jusqu'à soutenir paradoxalement que, dans un monde menacé par la surpopulation, c'est l'homosexualité qui est « naturelle », si la Nature est vraiment une mère qui veut le bien des hommes... (n° 2, p. 6-7). Ce n'est pas nous qui le contredirons!

Une question préoccupe Miss Langley : la fondation d'un club où les lesbiennes pourraient se réunir, lire, bavarder, etc..., dans une ambiance correcte et agréable à la fois. Il n'existe en Angleterre que des clubs clandestins mal fréquentés. Officiellement ces clubs sont interdits. Je pense que la question se pose aussi en France où, *Arcadie* mise à part, il n'existe pas de club homosexuel digne de ce nom. Et chacun sait que les femmes ne fréquentent pas assidûment le club d'*Arcadie*, trop spécifiquement masculin.

La revue fait également une place assez large à la littérature homosexuelle : comptes rendus de livres, articles de critiques qui provoquent d'assez vives discussions. Les grandes figures de Katherine Mansfield et de Radclyffe Hall (l'auteur du *Puits de Solitude* qui fut, à une époque déjà lointaine, le livre de chevet de lesbiennes) sont évoquées, et quelques documents viennent en préciser les contours.

La poésie a sa place dans les trois premiers numéros et le N° 4 publie, pour la première fois, une « short story » de Clare Barringer (directrice littéraire de la revue) : « *A day in spring* ».

Et qui mieux que Kate Hetherington dans ses mélancoliques « *Sapphies* », pourrait évoquer la solitude de la lesbienne dans un monde hostile ou indifférent?

*Now, for life's long, desolate, heartsore journey,
I must wear this loneliness, but in secret;
Now must I, companionless, ever wander
Outside this Eden* (1).

Quelques échos humoristiques viennent mettre une touche de gaieté dans cette revue sans prétention dont je conseille la lecture aux Arcadiens et Arcadiennes anglophones. N'est-ce pas émouvant, comme me l'écrivait récemment Miss Langley, tous ces liens internationaux qui se créent entre homophiles, depuis les revues *The Ladder* et *One*,

(1) *Maintenant, pour tout le long voyage désolé, douloureux, de la vie,
Je devrai supporter cette solitude, mais en secret;
Maintenant, à jamais sans compagne, je devrai errer
En dehors de cet Eden.*

nées aux U.S.A., jusqu'à *Arena Three*, fille nouveau-née de la Grande-Bretagne, passant par *Arcadie* déjà solidement établie avec ses dix ans d'existence?

Pour terminer, quelques renseignements d'ordre pratique : La revue *Arena Three* est publiée par le « Minorities Research Group » à Hampstead, Londres, et dirigée par Esme Langley, 47 A Broadhurst Gardens, London N.W. 6. Abonnement d'un an : 30 shillings.

RAPHAELLE SORIANA.

DANIEL GUERIN

EUX ET LUI

suivi de commentaires

et orné de cinq dessins originaux de André Masson

Ed. du Rocher — 22 F

DISQUE « DISCOURS EN ARCADIE »

Discours de MARC DANIEL, ANDRÉ BAUDRY,
ROGER PEYREFITTE

(Banquet des Dix ans d'*Arcadie*)

Microsillon 33 tours — Durée 1 heure

(Prix : 36 F)

« UN DOCUMENT UNIQUE... »

**ARCADIE,
LES PRÉJUGÉS ET...
LE BACCALAURÉAT**

Arcadie s'en prend souvent aux préjugés, et en juillet encore, elle invoquait l'opinion de Voltaire... sur l'opinion. Elle se croyait hardie, voire indiscreète.

*
**

Le premier sujet de composition française du baccalauréat (choisi dès le mois de décembre, ainsi que toute la France l'a appris par les journaux, à propos de l'affaire des fuites) était autrement net et catégorique.

Et propre à faire réfléchir la jeunesse :

Pour trouver la vérité, écrit Fontenelle, neveu du grand Corneille, il faut tourner le dos à la multitude... car les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens (page 365 du tome II des Œuvres, publiées de son vivant).

*
**

Jamais *Arcadie* ne se permettrait, ni dans la forme, scabreuse, ni dans l'esprit, terriblement révolutionnaire, un tel aphorisme!

C'est qu'en vérité, l'auteur de *La pluralité des mondes* a bien préparé, en effet, les libérations intellectuelles et morales du XVIII^e siècle, du XIX^e, et du XX^e..., comme on demandait aux candidats de le montrer.

*
**

Trois pages plus loin, son personnage (des *Dialogues des Morts*) affirme encore :

On doit se défaire des préjugés... pour penser en homme sage (page 369).

Et répète, page 370 :

Il faut se défaire de tous ses préjugés.

Allons! Voltaire et Einstein ne sont que des élèves qui ont été de bons élèves..., c'est tout.

Et *Arcadie* est en classe enfantine!

Ce qui n'empêcherait pas... les bacheliers de cet été, si d'aventure ils nous lisaient, de se gausser de nous, « vieux croulants », qui attaquons des *préjugés*, qu'on leur suggère officiellement de ne plus avoir!...

Der Kreis LE CERCLE The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

QUATRIÈME CENTENAIRE DE SHAKESPEARE

« LE MARCHAND DE VENISE »

par le « Shakespeare Festival Company ».

(Au Théâtre Royal d'Athènes.)

Mon intention n'est pas de faire une critique de la représentation. Mais je ne peux passer en silence le Shylock remarquable que Ralph Richardson a créé. Quant aux rôles d'Antonio (le marchand) et de son ami Bassanio (le noble ruiné qui épouse Portia), je préfère parler des personnages plutôt que des acteurs. En suivant le jeu plutôt incolore de ceux qui étaient chargés de ces deux rôles, j'ai été frappé par l'attachement qui, dans la pièce, unit les deux amis malgré la différence d'âge et de condition : Antonio, homme sérieux d'un certain âge, marchand important de Venise, célibataire, « ne sait pourquoi il est si triste » et répond par un « Fil » à la question s'il est amoureux. Lorsque son ami Bassanio, jeune et beau noble qui a dissipé sa fortune, lui expose ses difficultés d'argent, Antonio met sans réserves (et pour la première fois) « sa bourse, sa personne, tous ses biens » à la disposition du damoiseau qui désire aller à Belmont pour faire sa cour à Portia. Antonio serait-il amoureux de Bassanio? En lisant la pièce, on ne s'aperçoit pas de la différence d'âge des deux amis; mais elle éclate sur la scène. Pour servir son ami, Antonio prend, comme on sait, un engagement dangereux que Shylock l'usurier suggère « par manière de plaisanterie » (en vérité par haine contre Antonio) : il donne sa signature pour trois mille ducats empruntés par Bassanio, et s'engage à perdre une livre de sa « bonne chair, laquelle sera découpée et prise dans la partie de son corps que le créancier choisira ». Et voici encore ce que Salarino et Solanio, qui font office du chœur de l'ancienne tragédie dans la pièce, disent d'Antonio (acte II, sc. 8) : Salarino : « J'ai vu Bassanio et Antonio se séparer. Bassanio lui disait qu'il hâterait son retour et Antonio de lui répondre : Ne brusquez pas l'affaire à cause de moi, Bassanio (etc...). A ce moment, les yeux pleins de larmes, détournant la face, il tendit la main par derrière, serra celle de Bassanio avec une étonnante affection (1) et tous deux se quittèrent. » Solanio : « Je crois qu'il n'aime le monde que par Bassanio » (1).

(1) C'est moi toujours qui souligne. D.

« Vient le moment où, n'étant pas payé à l'échéance, Shylock réclame sa livre de chair, malgré les instances des marchands, des Magnifici, du Doge lui-même. Et Antonio écrit à Bassanio : « ... mon billet au Juif est échu; et puisqu'en le payant il est impossible que je vive, toutes dettes envers vous et moi sont acquittées, si je peux vous voir avant de mourir (1). Néanmoins, faites ce qu'il vous plaira (1). Que votre amitié vous persuade, plus encore que ma lettre. » Ainsi le dévouement d'Antonio pour son jeune ami va jusqu'à la mort.

Et le marchand de Venise sera content de mourir pour Bassanio à la condition de le revoir pour une dernière fois. Il dit plus loin (III, 3) à Solanio : « Pourvu que Bassanio soit là quand je paierai sa dette, je ne me soucie pas du reste! D'ailleurs Bassanio n'hésite pas à laisser Portia, qu'il vient d'épouser, seule à Belmont pour courir aux côtés de son ami. Portia dit que, puisque le marchand de Venise aime son époux, il faut qu'il lui ressemble. Elle emploie un terme qui prêterait aujourd'hui à malentendu : *the bosom lover of my lord* (aujourd'hui on dirait *a bosom friend*).

Il se peut que des démonstrations de si chaleureuse amitié aient été de mode au temps de Shakespeare. Cependant, celui-ci semble avoir voulu donner une excuse. « Madame », dit Lorenzo à Portia (III, 4), « laissez-moi le dire en votre présence, il faut que vous ayez une noble et véritable conception de l'amitié pour supporter ainsi l'absence de votre époux ». Une fois (I, 1) Bassanio est cité comme parent (*Kinsman*) d'Antonio. Mais il paraît que Shakespeare l'a oublié dans la suite de la pièce, car partout ailleurs il n'est question que d'amitié. Bassanio, en parlant à Portia (III, 2) qualifie quatre fois Antonio d'ami (*a dear friend; engaged my friend; the body of my friend; the dearest friend to me*).

Cependant Antonio n'est pas jaloux de voir son ami chercher le bonheur aux côtés de Portia. De même, dans un bon nombre de ses sonnets, Shakespeare incite son bel ami à se marier pour faire des enfants et se continuer en eux :

... De ta beauté fais donc un plus louable usage
Et réponds fièrement : « Il est, ce fils, à moi... »
Ah! ce serait renaître et sentir aussitôt
Dans le gel de ton cœur refluer un sang chaud!
... Il n'est vierge si belle, aux flancs restés en herbe,
Qui dédaigne les soins de ton fécond labour
(*Disdains the tillage of thy husbandry*)
... Tu renaîtras vivant en ta postérité...

De même dans l'Idylle ancien « Oaristys » (Colloque amoureux) :
« ... Si tu deviens mère, tu reverras ta jeunesse et tes enfants. »
J'avouerai que c'est la première fois que « *Le Marchand de Venise* » m'a donné de telles pensées. Mais c'est aussi la première fois que j'ai vu la pièce jouée par des acteurs anglais. Et je n'oublie pas la scène de la fin de la pièce où tous les personnages réunis chez Portia se réjouissent autant de la bonne fin de l'affaire que de la bonne fin de leurs amours.

Parmi les couples Bassanio-Portia, Gratiano-Nerissa, Lorenzo-Jessica, Antonio va seul, fêté mais toujours triste... Et je me demande si l'auteur n'a pas cherché et trouvé l'occasion d'exalter sur la scène une affection homophile, mais de façon plausible, tout en attirant l'attention du public sur le monstre cruel qui domine la scène et sur le jeu des cassettes qui décident du sort de la belle Portia. Et bien qu'on voie très bien que le personnage qui a toujours envahi la pièce n'est pas le marchand, mais bien Shylock (il paraît même que la pièce ait été écrite intentionnellement au cours d'une époque d'antisémitisme aigu à Londres), l'auteur ne donne pas à sa pièce le titre « **L'Usurier de Venise** », mais bien « **Le Marchand de Venise** ». Est-ce pour relever les qualités d'âme du marchand, par contraste avec la dureté de Shylock? En effet, le marchand n'est pas qu'un spéculateur; « ce n'est pas sa cargaison qui rend triste » (I, 1). Il s'avère philosophe, philanthrope; il regarde le monde comme un théâtre où chacun doit jouer son rôle : « le sien est d'être triste ».

Naturellement, je ne fais que des suppositions. Mais je ne peux pas oublier ce que Gide avait dit à propos des pièces de Wilde : « Ici, comme toujours, et parfois à l'insu même de l'auteur artiste, c'est le secret du profond de sa chair qui dicte, inspire et décide. Eclairées sous ce jour et, pour ainsi dire, par en-dessous, les pièces de Wilde laissent apparaître, à côté des mots de parade scintillants comme des bijoux faux, quantité de phrases bizarrement révélatrices et d'un intérêt psychologique puissant.

« C'est pour ces dernières que Wilde écrit toute la pièce (1), n'en doutez point. Chercher à faire entendre de quelques-uns ce que l'on a intérêt à cacher à tous... Toujours il s'arrangerait de manière que le lecteur averti pût soulever le masque et entrevoir, sous le masque, le vrai visage... » (2).

DEMIS.

(2) *Journal*, 1-10-1927, p. 847-8.

CINÉMA

BECKETT

film anglais de PETER GLANVILLE.

Cédant à de pressantes sollicitations, rappelé au sens du devoir, j'ai enfin vu Beckett.

Pourquoi avoir ainsi tardé? Je redoute le théâtre filmé — et plus encore s'il s'agit d'Anouilh, cet auteur ainsi prolifique que médiocrement inspiré.

Après Sardou, Guitry, voire Cocteau et tant d'autres, il exploite la « veine » historique. D'*Alouette* en *Beckett*, gageons que la série est loin d'être close.

Qu'est-il de mieux qu'un canevas historique pour broder maintes variations et tant pis si tout le monde n'est pas Bernard Shaw ou Maurice Raynal?

Essayons maintenant d'être juste envers Beckett. Avais-je quelque raison de me dérober devant l'obstacle?

Oui, si l'on s'en tient à la longueur du film — 2 h 10 — où on ne nous fait grâce ni d'un pilier de carton-pâte, ni d'un dallage en faux marbre, ni d'une dalmatique ou d'un seul coin de *Cantorbéry* — jusqu'au malheureux Henri II qui, même à cheval, n'est guère autorisé, tel un roi de cartes, à ôter sa couronne, ce qui doit être bien encombrant, et cela d'autant qu'il se plaint du froid, ce pauvre homme. Que n'imité-t-il l'évêque de Londres presque toujours revêtu d'un confortable chaperon?

Quant au Vatican de cette lointaine époque, il paraît décoré par un Puvis de Chavannes dans ses moins bons jours — mais après tout c'est là peut-être une perfidie anglicane?

Mais oublions ceci, passons l'éponge sur le côté statique de ce film où l'on a préféré les processions aux combats, où l'on se lasse vite des anachronismes voulus. L'œuvre est sauvée par un acteur exceptionnel : Peter O'Toole qui fut Lawrence et qui est ici le roi, ondoyant, divers, truculent, ironique, angoissé tour à tour. En face de lui Beckett, Richard Burton, reste quelque peu figé. A mi-distance, entre Louis XI et un prince de la Renaissance, Gieguld interprète bien étrangement Louis VII, roi de France.

Mais le vrai sujet n'est pas esquivé, c'est cette camaraderie amicale entre Saxon et Normand, roturier et noble, Beckett et le roi. De favori à chancelier puis à archevêque, chef de l'Eglise d'Angleterre, l'ascension est rapide. Henri a été éduqué, entouré, instruit assez socratiquement sans doute, par Beckett. En lui, il a trouvé le compagnon parfait, le conseiller sûr, l'ami de tous les instants, le parfait second. Avec lui, il triomphe de ce fléau des rois; la solitude, sans lui il se sent vide, vieux, entre une mère lointaine, une époque vaniteuse et convenue, des barons tout au plus bons à faire des compagnons de beuverie. Il s'aperçoit que cet ami, très cher, lui manque comme aucune femme jamais ne lui manqua.

Les accents de cette passion plus intellectuelle que physique assurément sont assez touchants. La lutte, comme toujours entre gens qui se sont aimés, est impitoyable quand ils s'opposent l'un à l'autre. Sous une autre plume, cette tragédie aurait pu revêtir, sinon des accents raciniens, au moins une vraie noblesse. Le souffle de l'auteur et des adaptateurs est ici un peu court et c'est une scène voisine de l'hystérie, celle où le roi supplie qu'on le délivre de Beckett.

Il sera occis comme chacun sait et de la façon la plus vilaine. On a fait au cours des siècles de très grands progrès dans l'assassinat par des tueurs à gages. Très moralement et en plein accord avec le génie national, tout s'achève par la flagellation du roi sur le tombeau de son ancien ami, sujet qui devrait bien un jour tenter les examinateurs pour le donner à traiter en un quelconque concours de l'Ecole des Beaux Arts. Nos Arcadiens trouveront dans ce film ample matière à délectation, la misogynie bien connue d'Anouilh, qui rejoint sans effort leurs tendances, s'y donne libre cours. La scène de jalousie de la reine est, truculence en moins, un pastiche assez réussi de l'ébouriffante Tour de Nesles. L'interprète y est fort médiocre, mais on peut très justement la plaindre d'être aux prises avec un semblable texte. Ce plat bien mitonné devrait plaire à beaucoup. Ne décourageons donc personne d'aller voir cette remarquable performance d'acteur ni d'écouter un texte conçu, semble-t-il, pour chatouiller à mort les oreilles homophiles. Il serait injuste de ne pas porter au crédit de cet interprète exceptionnel qu'est Peter O'Toole le fait d'avoir fait admettre au cinéma l'expression d'un attachement violent et jamais caricatural d'un homme pour un autre.

SINCLAIR.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

MANDINGO

par KYLE ONSTOTT.
Roman traduit de l'américain (1).

Comme il est difficile de ne pas se sentir quelque peu négrier à la lecture du roman de Kile Onstott.

Avoir droit de vie et de mort sur ce cheptel d'étalons, d'éphèbes, de filles nubiles ou non, de femmes plus ou moins expertes, n'est-ce pas à faire délirer Sade lui-même?

Oh assurément nous sommes très loin des 120 journées et le style assez fâcheusement dépourvu d'humour est celui d'un honnête feuilleton.

Ce gros livre évoque les temps patriarcaux — au moins suivant certains — qui précéderent de peu la guerre de Sécession et l'abolition — officielle — de l'esclavage.

Son titre est inspiré par une peuplade de nègres splendides — les Mandingues — originaires de l'Ouest du Soudan — arabes ou berbères semble-t-il.

Le cadre est essentiellement la plantation de Falconhurst où règnent les Maxwell père et fils.

Ils ont un élevage de nègres, comme d'autres de bétail et s'emploient à le faire prospérer. Ils les nourrissent convenablement, les font travailler sans excès, les croisent, les vendent, très exceptionnellement les tuent — car c'est une perte. Bien entendu ils abolissent toutes les notions de famille, de religion, d'instruction même rudimentaire.

Tout cela, bien inutile à des animaux beaux et sains, risque d'engendrer de redoutables difficultés.

Hormis la cuisinière — factotum — qui répond au doux nom de Lucrece Borgia (le domaine est peuplé de célébrités : Vulcain, Jason, etc..., sans oublier les jumeaux Alpha et Omega) et les trois Mandingues : Ganymède, Lucy et Big Pearl, les personnalités sont rares et se fondent dans... la grisaille.

Comme pour tout haras, il faut des connaissances et des qualités naturelles.

(1) Robert Laffont. Prix : 25,60 F.

L'expérience de l'auteur qui a écrit un traité sur « L'art d'élever de beaux chiens » n'a pas dû lui être inutile.

Il y a des obligations aussi, par exemple, celle de déflorer les jeunes négresses en les engrossant si possible (plus un esclave est clair mieux il se vend) de fouetter les paresseux ou les délinquants, ce qui est une tâche un peu écœurante quand, comme Hammond Maxwell, on n'est pas foncièrement sadique.

Il n'est pas exagérément sensuel non plus et reste de marbre devant les envies masochistes d'Omega, dit Meg, l'un des jumeaux qui rêve d'être asservi et battu par son maître, tant il en est épris depuis qu'il l'a vu nu, d'une nudité blonde et fauve.

C'est avec un haussement d'épaules qu'ils finissent par vendre les deux frères pour un prix assez fabuleux à un riche français (!) de la Nouvelle-Orléans qui ne dissimule pas une minute à quel usage ils lui serviront.

Il est de ci, de là dans ce copieux roman d'autres épisodes homophiles, telle l'histoire de Charles et de Jason et quelques autres.

Onstott assurément n'est pas Gênet et son ouvrage, sans art ni artifice, reste cependant fortement évocateur : sans sacrifier aux descriptions pimentées chères à nos auteurs à la mode, il ne passe pas sous silence ce qu'il voit.

La vie pesante dans ces terres où les visites sont rares, où le temps s'écoule entre les trop lourds repas, l'absorption de grogs au whisky, avec comme seule distraction les matchs de lutte entre nègres de combat et les paris qu'ils suscitent — saluons au passage cette résurrection des luttes antiques, ancêtres peut-être du catch.

La scène où le Mandingue est puni pour avoir obéi à Blanche, la femme de Hammond et l'avoir engrossée, comment la qualifier?

On le met à cuire dans un chaudron telle une langouste géante et c'est sa mère et amante Lucy qui entretient le feu avant qu'il ne meure transpercé par une fourche que brandit son maître.

Ce pourrait être Dante ou Faulkner, mais nous en restons loin; Kyle Onstott n'a pas de ces ambitions et achève calmement sa démonstration.

On se prend à rêver à quelque nuque satinée, de bronze poli, faite pour la caresse et l'asservissement. Les nègres auraient-ils jamais dû cesser d'être esclaves?

Mais l'édifice du Sud craque. Les plantations de coton s'épuisent, les nègres sont rares et chers, les épidémies ravagent la Nouvelle-Orléans et à l'horizon les Nordistes se profilent, menaçants.

A la domination sans frein va succéder la guerre civile et un jour, beaucoup plus tard, le rideau se lèvera sur les Black Muslims, une menace de partition et des jours de revanche sanglante peut-être.

Les Etats-Unis — et ils ne sont pas seuls je le crains — ne sont qu'au début d'une longue marche vers des lendemains qui ne chanteront guère.

SINCLAIR.

SUCRE D'ORGE

par TENNESSEE WILLIAMS (1).

Le livre de nouvelles de Tennessee Williams, récemment paru, est moins intéressant que la **Statue mutilée** dont **Arcadie** a donné le compte rendu il y a quelques années.

Dans **Sucre d'Orge**, sur 9 nouvelles 3 seulement nous intéressent; sans parti pris, ce sont d'ailleurs les plus réussies.

Deux d'entre elles forment les volets d'un diptyque et leur personnage principal est, si l'on peut dire, un ancien théâtre quelque peu moisi et croulant devenu un cinéma où les rencontres sont commodes.

Le Joy Rio, dont on célèbre ainsi les mystères, voit mourir un vieux confiseur retraité dans le premier récit, un ancien gigolo devenu paisible horloger, Pablo Gonzalès, dans le second.

Le Joy Rio, quelle ville n'en a pas possédé un ou plusieurs exemplaires, que ce soit Milan, Barcelone ou Paris? Faut-il rappeler aux Parisiens chevronnés les fastes du défunt Parisiana et de ses rideaux de velours grenat?

« Billy et Cora » est plus révélatrice d'un comportement qui, s'il n'est pas spécifiquement américain, est en tout cas très généralisé (voir notamment **Soudain l'été dernier**).

C'est le besoin pour l'homophile d'être accompagné, appuyé, étayé d'une femme.

Parfois cette compagne ignore tout des goûts de celui qui est auprès d'elle, parfois — comme Cora — elle partage la « quête lyrique » et est associée pour le meilleur et pour le pire.

Billy et Cora, qui vont même jusqu'à coucher fortuitement ensemble, ne se séparent pas aussi vite que tant d'autres couples d'invertis.

Ils poursuivent, même au-delà du terme de la nouvelle, ce voyage dans la nuit ou au bout de la nuit, où les guettent les démons de la brutalité, du vice, de l'illégalité, sans oublier leur pire ennemi le Temps. Ce Diable de Temps qu'ils fuient dans une course affolée — l'âge atteignant encore plus violemment les tantes que les femmes, proclame Tennessee Williams.

Dans les Mystères du Joy Rio, l'ombre du vieil horloger chuchote à l'oreille de son ami Pablo quelques préceptes que vous pourriez, homophiles mes frères, faire graver en lettres d'or, sinon au fronton de vos demeures, au moins dans vos cœurs : « Ne crains jamais la solitude au point de perdre toute prudence..., il faudra se montrer patient : la patience est indispensable quand la chance ne vous sourit pas. »

SINCLAIR.

(1) R. Laffont. Prix : 13,50 F.

PORTRAIT D'UN JEUNE HOMME QUI SE NOIE

roman par CHARLES PERRY (1).

Refaire Œdipe, ce n'est vraiment pas très original et Charles Perry, en tentant à son tour cette entreprise dans *Portrait d'un jeune homme qui se noie*, risquait de s'y casser les reins.

Chose assez exceptionnelle, ce roman écrit par un noir n'est pas consacré aux gens de couleur. Il est situé à Brooklin dans les milieux de la pègre, milieux en marge, eux aussi évidemment.

Le héros, Harold Odum, est l'enfant unique d'un ménage désuni et, après des études sommaires, travaille quelques semaines sur des chantiers pour chômeurs, puis s'intègre à un gang et devient un tueur... apprécié.

Il ne va pas jusqu'à tuer Laius, mais son père, l'assez inconsistant Hap, n'a sur lui aucune influence et il préfère de beaucoup le voir abandonner définitivement le foyer familial.

Par contre il subit l'emprise absolue de Jocaste, Ma, sa mère, qui, très classiquement, se pend au plafonnier après avoir été forcée par son fils.

Là s'arrête le parallèle et aucune Antigone ne viendra secourir Harold.

Le thème du récit : les échelons gravis rapidement dans l'école du banditisme, puis l'élimination d'Harry lorsque qu'il risque de devenir gênant pour le gang, tout ceci est bien rabâché.

Ce qui l'est moins, c'est la description de la névrose qui conduit ce très jeune garçon au meurtre.

Son développement sexuel est tardif ; à quelque dix-huit ans il est encore vierge et quand il s'essaie à des relations sexuelles classiques, c'est un fiasco.

Seule, une action violente — agression, puis plus tard meurtre, lui permet de se comporter en homme — et c'est plutôt un viol qu'il pratique alors.

La seule fois où il s'intéresse à une fille, c'est parce qu'elle est infirme et il ne peut la prendre sans violence qu'en la parant d'un crêpe de deuil.

Mais dans tout ceci, me diront nos bons Arcadiens, où se trouve l'homosexualité?

(1) Stock. Prix : 18 F.

Eh bien, elle est assez souvent présente au long de ce roman. Tout d'abord la première victime d'Harold, encore tout petit débutant dans l'attaque à main armée, c'est un homosexuel, un artisan tailleur du quartier. Cela paraît presque moral au trio de jeunes voyous qui le mettent à mal.

On connaît assez ce genre de raisonnement qui n'est que trop fréquent, et pas seulement outre-atlantique.

Par la suite, il connaît une véritable surprise lorsqu'il apprend qu'un des introducteurs dans le milieu — Arnie — a été converti en prison à l'homosexualité.

C'est un aîné — le Branque — qui lui donne une explication détaillée : « Le type qui se fait mettre en taule et la véritable tapette, ce sont deux choses différentes... La vraie tante reste toujours tante, mais le pédé d'occasion n'en croque que lorsqu'il est en prison. C'est la vie. »

Peu de Harry s'enfonce dans sa névrose ; par un dédoublement de personnalité il attribue à un autre — Madden — les actes sexuels qu'il commet.

Il ne garde aucun souvenir des rapports physiques, « moments tellement frénétiques » et a même besoin d'évoquer Madden pour arriver au but.

C'est que pour lui l'amour n'a rien à voir avec le sexe, qu'il hait la chair, que l'amour physique est un péché, etc...

Peu avant sa mort, il abattra, sans raison aucune, un garçon jeune et beau, qui, ô Musset, lui ressemble étonnement, un homosexuel qu'il séduira et attirera dans un piège, après l'avoir longuement suivi en voiture.

Il l'a pris en haine dès le premier coup d'œil par un besoin d'auto-destruction.

Ce meurtre, puis l'inceste commis en état second, scelleront sa perte, mais c'est déjà un mort vivant que le gang éliminera.

Dans ce délire final, il demande même à sa mère si son père, Hap, n'était pas homosexuel et elle répond que c'était seulement un faible.

Portrait d'un jeune homme qui se noie n'est assurément pas un maître livre, mais il se lit sans ennui et cette peinture d'une frustration pour un premier roman est assez attachante et révélatrice des comportements de ce temps.

SINCLAIR.

ARCADIE

N° spécial :

Que savons-nous de l'homophilie? — 5,50 F (avec port)

N° 100 :

La vie des Arcadiens — 4,50 F (avec port)

COLLECTIONS D'ARCADIE

Disponibles : Années 1956, 57, 58, 59, 60, 61, 62 et 63

L'année : 14 F (port compris)

Deux années : 24 F (port compris)

Trois années : 32 F (port compris)

MARC DANIEL :

Hommes du grand siècle — 3 F

ANDRÉ GOUDIN :

Terrain vague — 3 F

BORIS ARNOLD :

Les Amours dissidentes — 3 F

YVES CERNY :

Vincent Delmas — 5 F

Suzy et Gildas — 5 F

(port en plus, 0,70 F)

RELIURES

1963-1964

(dos en cuir - couleur verte)

12 F l'une (port compris)

— 430 —

EN PLEIN CENTRE DU MARAIS
DANS UN CADRE DIGNE DE VOUS RECEVOIR

CHRISTOPHER

Restaurant

Déjeuners d'affaires	11, rue Beautreillis
Dîners aux chandelles	PARIS-4°
Soupers après spectacle	Réserv. 272-39-30
Chaque jour jusqu'à l'aube	Métro : Saint-Paul, Bastille, Sully-Morland

UN CENTRE ANTIQUE
DE LA MEDITERRANEE :

SYRACUSE

(au Cap, 3 km de la ville — Sicile)

AU BOHEMIEN D'OR

Via la Maddalena 4

(Pension complète : 30 F par jour)

PLAGE PRIVÉE

Arcadiens, vous serez les bienvenus!

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI°)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 39-20-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI